

DEUXIEME PARTIE

BREST

Septembre 1940 - décembre 1943

RESISTANCE DANS BREST OCCUPEE

**La base sous-marine
Le sabotage
de la centrale électrique
mai 1942**



*«Nous avons recensé toute la douleur
qu'éventuellement le bourreau pouvait prélever
sur chaque pouce de notre corps ; puis le cœur
serré, nous sommes allés et avons fait face».*

Feuillets d'Hypnos

René Char

(Capitaine Alexandre dans la Résistance)

*«Ami si tu tombes,
un ami sort de l'ombre,
à ta place».*

LES F.T.P.

En écrivant ces pages, nous n'avons cessé de répéter avec
Paul Eluard :

*...Nous avons aimé nos héros, nos martyrs
Et nous les nommons nos seuls juges.
Ils sont à la grandeur des plus hauts rêves de demain
Dans leur combat ils ont la couleur de l'éveil
Ils sortent de la mort tout habillés d'aurore
Ils sont nos frères renaissants et vigoureux*

.....

*Sous le soleil et sur la terre ils ont voulu des Hommes
frères
Et leurs sens étant clairs, ils pressentaient le jour.*

Octobre 1961

Nous sommes vaincus, occupés, humiliés. Mais l'Angleterre se bat toujours.

«Je n'ai à offrir que des larmes, du sang et de la douleur, mais je ne capitulerai jamais».

Churchill en faisant cette déclaration au parlement britannique annonce aussi les années terribles qui nous attendent.

La Bretagne occupée devient le pivot de la guerre maritime allemande. L'Allemagne entreprend le blocus des îles britanniques...

J'ai été libéré le 9 septembre 1940. Je suis venu prendre mes vêtements chez ma sœur à la Forêt-Fouesnant et j'ai repris la route de Brest. J'arrive à Brest pour chercher du travail dans le bâtiment le 10 septembre 1940. Je suis maçon-cimentier de métier, et j'appartiens au parti communiste depuis 1936.

Le Parti a été dissout après la signature du pacte germano-soviétique le 22 août 1939. Mais les contacts entre les communistes et la direction du parti ont été maintenus.

Michel Pétilion¹, ancien champion de lutte bretonne, ouvrier à Paris, était avec moi au deuxième R.I.C. Nous nous sommes retrouvés à Montauban pendant l'été 1940. Par lui, j'ai eu connaissance de l'appel de Maurice Thorez et Jacques Duclos.

A Brest, j'ai retrouvé mes camarades de travail. Je me suis installé dans le restaurant Le Berre à Recouvrance. Je suis tout de suite embauché à La Brestoïse, entreprise de travaux publics et maritimes. Je suis affecté sur un chantier à l'arsenal : on doit rehausser les caissons destinés à constituer des quais d'accostage à l'Île Ronde et à Crozon. Nous sommes trois sur le chantier. Dans cette équipe je retrouve mon ancien camarade du parti communiste et compagnon de travail Germain Riou de Saint-Goazec, et Jos Lamandé de Tourc'h avec qui je sympathise très vite. Par lui je fais la connaissance de Corentin Poriel de Tourc'h, maçon aussi, qui devait par la suite, en 1943, alors que j'étais recherché par les Allemands, me rendre le plus grand service.

Par Germain, je reprends immédiatement contact avec Jean Goasguen, maçon, ancien du P.C. comme nous.

¹ Plus âgé que moi, il fut démobilisé plus tôt, et je ne l'ai plus revu depuis. Il serait actuellement en retraite dans la région de Morlaix.

Le 12 septembre 1940, trois jours après ma démobilisation, nous formons tous les trois, Germain, Jean et moi un «triangle» de Résistance dans le bâtiment. Nous devons apprendre plus tard que c'était le premier.

Le 12 septembre était un dimanche. On s'était donné rendez-vous dans un café sur les glacis, pas très loin de la bourse du travail. Il y avait un jeu de boules où beaucoup de retraités et d'ouvriers venaient jouer. Nous nous sommes retrouvés sur une petite table à part.

Le contact s'est renoué alors avec la direction clandestine du parti communiste à Brest, des camarades d'avant la guerre, dont Charles de Bortoli chargé par le «triangle» de direction du parti à Brest d'organiser le secteur du bâtiment et Eugène Kerbaul ancien responsable des jeunesses communistes à Brest, typographe de métier.

Chacun de nous trois, Germain Riou à Lambézellec, Jean Goasguen à Saint-Martin et moi-même à Recouvrance, commence seul un travail de résistant sur son quartier, et sur le chantier : distribution de journaux, (l'humanité clandestine), collage des papillons, inscriptions de mots d'ordre à la craie sur les murs. Nous tentons de démoraliser l'armée allemande. La tâche est immense.

Je loge à Recouvrance, rue quartier-maître Bondon, au-dessus d'une crêperie. Louis Calvez, charpentier menuisier, père de l'actuel maire de Fouesnant, partage quelque temps ma chambre.

Je me souviendrai toujours du soir de Noël 1940. Ce soir-là, Jos Lamandé et moi, de sortie pour fêter Noël, avons été humiliés comme jamais. L'occupant allemand, en uniforme, en armes, ivre de sa victoire et d'alcool, est partout. Dans le centre ville, Jos et moi, nous nous sommes faits jeter au bas des trottoirs, à chaque pas. Ils nous prennent par la veste ou les épaules, et nous jettent. Dans un bar, où nous entrons prendre un verre, nous évitons de peu une bagarre générale. La patronne nous met à la porte.

Fous de rage, nous rentrons chez nous, à Recouvrance. Nous ressortons avec un rasoir et allons à la recherche de véhicules allemands pour lacérer les pneus, l'un surveillant, l'autre exécutant.

Ce soir-là n'est pas le seul. Nous avons recommencé, toujours après le couvre-feu.

En 1941, la Résistance se structure. Nous sommes maintenant à «l'O.S.», Organisation Spéciale, qui deviendra en 1942, les Francs-Tireurs et Partisans Français, les F.T.P.F.

Nous nous sommes mis à faire du sabotage sur les chantiers : retarder le travail par tous les moyens, couler un mauvais béton, mal ligaturer la ferraille.

Nous continuons la diffusion de tracts et de journaux. Charles de Bortoli, souvent mon voisin de chantier, me fournit le matériel de propagande. Eugène Kerbaul

s'occupe de l'organisation spéciale, «O.S.», que le parti communiste met en place en zone occupée, avec Jules Lesven, Le Goff et d'autres camarades. Robert Ballanger, responsable interrégional du P.C.F. clandestin en Bretagne demande à Kerbaul d'installer une imprimerie clandestine.

La presse à imprimer, du modèle le plus simple a été fabriquée à l'arsenal par Jules Lesven et Pierre Corre. Les caractères d'imprimerie viennent du Mans. Kerbaul a le métier en mains, il est typographe. Il édite «La Bretagne Ouvrière» et des tracts.

Il sera arrêté en juillet 1941 par les flics français qui faisaient beaucoup de zèle contre les communistes et sera envoyé au camp de Châteaubriant.

Début 1941, un petit groupe de quinze ouvriers, dont nous étions, fait grève sur le chantier pour obtenir une augmentation de salaire. Nous avons satisfaction, sans que l'ingénieur délégué auprès de nous par l'entreprise «La Brestoïse» réussisse à savoir qui était le ou les meneur(s).

La lutte devient de plus en plus dure. Il faut faire attention à tout car nous avons plusieurs sabotages à notre actif. Beaucoup de copains sont déjà arrêtés par les flics et gendarmes français.

Je me suis marié en 1942, le 7 avril à Saint-Goazec, pays de ma femme et aussi de mon camarade Germain Riou. Là, par Jean Riou, son frère, j'ai pris contact plus tard avec le premier maquis de Bretagne qui s'est constitué en 1943.

Après mon mariage, je suis venu habiter à Lambézellec, au numéro 49 de la rue Jean-Jaurès.

J'ai changé d'entreprise, j'ai été embauché comme chef de chantier par Gilardi-Frères. C'est là que j'ai retrouvé un copain, Albert Rannou, mon aîné de deux ans. Il est chef de chantier lui aussi.

C'est un ancien lieutenant des Brigades Internationales. Pendant la guerre d'Espagne il a appris à manier la dynamite.

Nous avons d'abord travaillé sur la ligne de défense de Kerauroux. Fin avril 42, notre entreprise nous a envoyés à la base sous-marine faire de la maçonnerie d'ag-glos et des enduits pour aménager des locaux destinés aux sous-marinières. Du moins pour ceux qui revenaient à leur base. A leur tour, parfois, d'aller par le fond. La guerre sous-marine a changé de dimension.

Le 1^{er} mai 1942, tout est préparé pour faire un grand coup à l'Ecole Navale de Brest. Les Allemands y font d'importants travaux. A cette date, le 1^{er} mai, doit avoir lieu, à l'Ecole Navale, la réunion des états-majors maritimes Allemand, Japonais et Italien.

Les copains F.T.P. Yvon Le Berre, Charles de Bortoli et d'autres encore, sont là. Les trous sont faits, prêts à recevoir la dynamite.

Mais voilà, deux jours avant, le camarade Albert Abalain, qui arrive en gare de Brest avec une valise de dynamiste, se fait contrôler par des gendarmes français, présents pour le marché noir et autres.

Ils lui demandent d'ouvrir la valise. Abalain leur dit «Attendez, je cherche mes clés». Et fouillant ses poches, en guise de clés, il sort un pistolet et réussit à sortir de la gare parmi la foule. Sans la valise.

Sans perdre de temps, il repart le lendemain, chercher d'autre dynamite. Mais c'est trop tard pour la réunion des états-majors maritimes de l'axe à l'Ecole Navale.

La dynamite du deuxième voyage va servir à un sabotage à la base sous-marine de Brest. Le premier.

La dynamite est pour nous, mon camarade Albert Rannou, ancien des Brigades Internationales, et moi-même.

Le 8 mai, à l'arsenal, l'heure de l'embauche est arrivée. Albert Rannou a pris le risque de passer la dynamite dans sa musette. Nous avons mis tous les deux nos chantiers en route. Ensuite, nous sommes libres pour quelques instants. Nous devons, seuls, décider de l'objectif du sabotage :

- Un sous-marin ? Impossible d'en approcher. Trop de marins en armes.
- La centrale électrique ? Elle est en cours de montage. Il y a deux gros moteurs diesel de six mètres de long chacun.

Nous décidons de faire sauter les deux gros moteurs diesel.

Il n'y a personne de garde. Dans la matinée, pendant que je m'occupe de son équipe et de la mienne, Albert prépare les mèches pour la dynamite.

Tout est minuté.

Je me poste à l'entrée de la centrale tout en mangeant le contenu de ma gamelle.

Je fais signe à Albert qu'il n'y a personne pour nous nuire.

Albert arrive, sa musette de dynamite à l'épaule en mangeant son casse-croûte.

Il approche des moteurs. Il connaît la dynamite. En quelques instants tout est en place pour faire sauter les deux moteurs.

Nous quittons la centrale chacun de notre bord.

Il n'y a personne. Ils sont tous à la soupe.

Vers treize heures quinze, tout a sauté.

Cela déclenche une belle panique. La police allemande, la Gestapo et d'autres gros bonnets de la marine s'agitent dans tous les sens. Ça devient très mauvais. Il faut garder son sang-froid. La police est partout et arrêtera une trentaine de personnes, qu'elle relâchera plus tard.

Mais voilà, deux jours avant, le camarade Albert Abalain, qui arrive en gare de Brest avec une valise de dynamite, se fait contrôler par des gendarmes français, présents pour le marché noir et autres.

Ils lui demandent d'ouvrir la valise. Abalain leur dit «Attendez, je cherche mes clés». Et fouillant ses poches, en guise de clés, il sort un pistolet et réussit à sortir de la gare parmi la foule. Sans la valise.

Sans perdre de temps, il repart le lendemain, chercher d'autre dynamite. Mais c'est trop tard pour la réunion des états-majors maritimes de l'axe à l'Ecole Navale.

La dynamite du deuxième voyage va servir à un sabotage à la base sous-marine de Brest. Le premier.

La dynamite est pour nous, mon camarade Albert Rannou, ancien des Brigades Internationales, et moi-même.

Le 8 mai, à l'arsenal, l'heure de l'embauche est arrivée. Albert Rannou a pris le risque de passer la dynamite dans sa musette. Nous avons mis tous les deux nos chantiers en route. Ensuite, nous sommes libres pour quelques instants. Nous devons, seuls, décider de l'objectif du sabotage :

- Un sous-marin ? Impossible d'en approcher. Trop de marins en armes.
- La centrale électrique ? Elle est en cours de montage. Il y a deux gros moteurs diesel de six mètres de long chacun.

Nous décidons de faire sauter les deux gros moteurs diesel.

Il n'y a personne de garde. Dans la matinée, pendant que je m'occupe de son équipe et de la mienne, Albert prépare les mèches pour la dynamite.

Tout est minuté.

Je me poste à l'entrée de la centrale tout en mangeant le contenu de ma gamelle.

Je fais signe à Albert qu'il n'y a personne pour nous nuire.

Albert arrive, sa musette de dynamite à l'épaule en mangeant son casse-croûte.

Il approche des moteurs. Il connaît la dynamite. En quelques instants tout est en place pour faire sauter les deux moteurs.

Nous quittons la centrale chacun de notre bord.

Il n'y a personne. Ils sont tous à la soupe.

Vers treize heures quinze, tout a sauté.

Cela déclenche une belle panique. La police allemande, la Gestapo et d'autres gros bonnets de la marine s'agitent dans tous les sens. Ça devient très mauvais. Il faut garder son sang-froid. La police est partout et arrêtera une trentaine de personnes, qu'elle relâchera plus tard.

C'est le premier sabotage de la base sous-marine.

Deux ausweiss sont maintenant nécessaires, un pour entrer dans la base, un autre spécial pour entrer dans la fameuse centrale, maintenant surveillée constamment.

Huit jours plus tard, Albert Rannou et moi, quittons la base pour travailler sur un autre chantier. Nous avons ensuite été séparés.

Albert Rannou a continué à l'explosif : le sabotage du central téléphonique allemand de Saint-Marc, c'est lui. C'était un gars formidable. Malheureusement, nos flics faisaient beaucoup de zèle.

Arrêté fin 42 à six heures du matin, torturé et ensuite livré aux Allemands, il a été fusillé au Mont Valérien le 17 septembre 43, en même temps que dix-huit autres camarades de la région Brestoise.

Nos meilleurs camarades sont tombés :

- Charles de Bortoli² arrêté le 28 avril 42, sera fusillé le 22 août 42.
- Pierre Corre sera fusillé le 1^{er} juin 43.
- Albert Abalain sera fusillé le 17 septembre 43, en même temps qu'Albert Rannou.
- Yvon Le Berre, arrêté fin 42, mourra en camp de concentration.

La liste est si longue. Le coeur me serre d'écrire leurs noms.

Il fallait remplacer les camarades tombés. Je fais partie du triangle de direction des F.T.P.F. à Brest. A Lambézellec, j'ai pris la place de Pierre Corre. Je suis le chef du groupe de nuit des F.T.P.F. contre l'occupant et quelques racailles de collaborateurs.

Nos meilleurs camarades sont tombés, mais la relève est là. Il faut choisir d'autres camarades. La prudence est de rigueur.

Année 1943, le courant de la guerre change à grand pas.

Le 14 juillet 1943 à Lambézellec

A Lambézellec, malgré la terrible répression, j'ai pu organiser un 14 juillet dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

² Récemment, le 22 mars 1997, la ville de Brest a rendu hommage à Charles de Bortoli, en attribuant son nom à une rue – les rues de Brest ont le nom de tant de nos anciens camarades – Sa fille, Sonia, nous a dit alors, dans une poignante adresse à ce père trop tôt disparu, combien il lui a manqué, combien il lui manque encore.

Au souvenir de ces années terribles, l'émotion me saisira si fort que j'aurai du mal à terminer les quelques mots que je souhaitais prononcer pour honorer la mémoire de mon camarade.

Nous voulions, malgré l'occupation, célébrer notre grande Révolution Française de 1789, et notre Fête Nationale, le 14 juillet.

L'action a commencé le 13 au soir, après l'extinction des feux, c'est-à-dire à partir de 22 heures, les volets étant alors fermés et les rideaux tirés (il ne fallait surtout pas être vu...).

Nous sommes sortis à quatre : Germain Riou, Georges Larvor, le tout jeune Louis-François Berthou³, et moi.

Quelques jours avant, j'avais reçu par Gaby Paul, responsable F.T.P., des rubans bleu, blanc, rouge. Nous avons accroché le 13 juillet au soir ces rubans bleu, blanc, rouge sur les fils téléphoniques. Je faisais la courte échelle et portais Louis-François Berthou sur mes épaules afin d'atteindre le haut des poteaux. La surveillance était faite par Germain à l'avant, à 60 ou 80 mètres plus loin, et à l'arrière par Georges. Il fallait une vigilance extrême pour surveiller les patrouilles allemandes et la police française dite Pétain, sans oublier d'éventuels collaborateurs.

Il y avait quinze rubans à déployer, dont une partie, coupée aux ciseaux, était mise au coin de la rue pour que la population du bourg de Lambézellec puisse les mettre à la boutonnière. En plus, nous faisons des inscriptions avec des morceaux de plâtre.

C'était les mots d'ordre contre les Allemands, contre les collaborateurs, «A bas l'occupation», «Dehors les Allemands», «A bas les collaborateurs», «A bas Hitler», «A bas Vichy, Pétain, et son équipe de collaboration», «A bas les traîtres à la Patrie», «Mort aux traîtres», ou favorables à de Gaulle et aux alliés, «Vive De Gaulle», «Vive la Révolution Française», «Vive les alliés Anglais, Russes, Américains», «La victoire est proche».

Nous étions tous les quatre, en pantoufles. Pas de parole, uniquement des signes avec un mouchoir. Nous étions quand même très très vigilants.

C'est comme cela que le 14 juillet 1943, le bourg de Lambézellec s'est réveillé avec des rubans bleu, blanc, rouge qui flottaient sur les fils et poteaux téléphoniques, dans le bourg et la rue principale, rue Jean-Jaurès, ainsi qu'avec des inscriptions anti-occupation et anti-collaboration. Au passage, les gens prenaient un bout de ruban découpé pour le mettre à la boutonnière.

L'ordre fut donné, par les Allemands, de faire enlever les rubans par notre police-Pétain qui, je crois, avait honte d'exécuter cette besogne-là. Ils se faisaient traiter de tous les noms possibles, pendant qu'ils s'affairaient à cette tâche. Ils ne purent d'ailleurs tout enlever, ni effacer les inscriptions.

³ C'était un jeune très bien, plein d'élan. Il a été abattu le 14 juillet 1944 à Saint-Méen avec d'autres jeunes maquisards.

Notes sur l'action clandestine à Brest, et sur la vie quotidienne :

Quand j'habitais rue quartier-maître Bondon, de Bortoli m'apportait les tracts, les papillons, les journaux à distribuer, et me donnait les mots d'ordre. Il montait au premier étage.

Je logeais au-dessus d'une crêperie dans une chambre avec Louis Calvez de Fouesnant (charpentier-menuisier, plus âgé que moi). La porte d'entrée étant toujours ouverte, il n'y avait pas de problème.

Je distribuais les tracts, je collais les papillons, seul, soit le matin de bonne heure, soit le soir en faisant très attention de ne pas être vu.

Un soir, dans mon quartier de Recouvrance, je me suis aperçu que j'étais suivi.

J'étais avec Roger Madec (neveu de Christophe Madec), de la Forêt-Fouesnant. Je venais de mettre un papillon dans un W.C. public. Mon suiveur n'y est pas lui-même passé cependant. Je ne sais pas pour quelle raison il me suivait. Nous nous sommes alors dirigés vers la rue de Siam, nous sommes entrés dans un café que je connaissais. Ce café avait une cour où une porte permettait de sortir dans une autre rue. Il ne nous a pas suivi jusqu'au bistrot et nous sommes retournés chez nous sans être autrement inquiétés.

Quand Charles de Bortoli a été arrêté en avril 42 (le 28), je n'habitais plus Recouvrance. Je me suis marié le 7 avril 42 à Saint-Goazec et je suis allé habiter au 49, rue Jean-Jaurès à Lambézellec.

A Recouvrance avec mon copain Lamandé, nous avons aussi collé des mots d'ordre autocollants. «A bas les collaborateurs», «A bas les vichyssois», «Mort aux boches».

Les papillons portaient plutôt des slogans du genre : «Vive le parti communiste français», «Vive les patriotes».

J'avais aussi reçu un petit livre indiquant comment se défendre en cas d'arrestation. On nous conseillait de signer le procès-verbal sur la dernière ligne, car les flics français avaient la réputation de charger au maximum les Résistants qui étaient arrêtés, et remplissaient le blanc imprudemment laissé.

J'avais deux exemplaires de ces petits livres. J'avais donné l'un d'entre eux, l'autre a été perdu. A mon retour du maquis, à la fin de la guerre, je ne l'ai pas retrouvé.

J'habitais rue Jean Jaurès quand Pierre Corre, désigné pour aller à Paris, m'avait demandé de prendre sa place au triangle de direction du parti communiste sur Brest, et en même temps dans un triangle F.T.P.

Au triangle de direction du parti communiste de Brest, nous étions trois, bien sûr : Gaby Paul, et Henri Laurent, ou Jo Laot, je ne me souviens plus, et moi.

Le parti communiste était alors exsangue. Cent vingt camarades avaient été arrêtés en 42. En partant, Pierre Corre m'avait donné son pistolet.

Pierre Corre sera pris et fusillé le 1^{er} juin 43.

Mon camarade Jean Goasguen était marié à Jeanne Cariou, membre du premier triangle de la direction clandestine du parti communiste à Brest.

Une fois, je suis allé chez Jean prendre du matériel, quand j'ai vu combien c'était fréquenté, Jean qui parlait beaucoup, je lui ai dit qu'on éviterait de se voir. Il me flanquait la trouille.

Les rendez-vous :

Il fallait être d'une extrême rigueur, éviter d'être vu, ou reconnu. Il ne fallait parler à personne autour de nous.

Ça m'arrivait de sortir seul pour les rendez-vous, parfois pour la direction du triangle du P.C., plus souvent pour le triangle F.T.P. J'étais responsable du bâtiment sur Lambézellec, Laurent Henry sur Brest, Gaby Paul et Laot étaient responsables de l'arsenal.

Les rendez-vous étaient à deux, jamais à trois, par prudence. Gaby Paul était le seul que je ne connaissais pas.

Il est arrivé deux fois que le responsable départemental, Yves Autret (Capitaine Pierre) dorme chez moi.

Contacts :

Quand j'habitais Recouvrance, de Bortoli me ravitaillait en matériel. Il passait de très bonne heure, jamais le même jour, pour éviter d'être repéré. On se fixait un jour. Nous étions très prudents.

Ensuite, je suis allé habiter Lambézellec. C'était début Avril, et fin Avril Charles de Bortoli était arrêté. J'ai eu alors quelques rencontres avec Pierre Corre. C'est lui qui m'apportait le matériel. Il le transportait dans la poussette avec laquelle il promenait sa petite fille, avant le couvre-feu. Pour éviter de se faire voir, j'allais parfois l'attendre à la sortie de l'arsenal. Pierre Corre m'a donné son pistolet avant de quitter la région.

Albert Rannou :

Chez Gilardi Frères, j'ai retrouvé un camarade, chef de chantier comme moi, Albert Rannou. C'était un ancien lieutenant des Brigades Internationales. Il était rentré en 38 en France, blessé à la jambe par une grenade.

En avril 42, nous avons été envoyés travailler sur la ligne de défense de Kerauroux.

Vers le 20 avril 42, nous voilà déplacés à la base sous-marine.

Albert Rannou, chef de chantier comme moi, était doublé par un chef de la Todt. Nous n'avions pas le droit de posséder un plan, et pour répondre aux incessantes questions de son chef, Albert fit un croquis. Quand son chef s'en est aperçu, il a levé les bras au ciel et lui a dit de ne plus jamais le sortir, car si le militaire Nazi l'avait vu, ils étaient bons pour la taule tous les deux. Je ne sais pas ce qu'est devenu par la suite le croquis d'Albert. Nous ne parlions pas beaucoup entre nous. Il fallait faire très attention.

En effet, chaque chef de chantier était contrôlé par un chef de la Todt. Les plans consultés uniquement par le chef de chantier ne devait jamais quitter la baraque du chantier.

Les chefs Todt essayaient parfois d'engager la conversation avec nous. Ils étaient plus âgés et du métier. Mais ils étaient soumis au contrôle d'un militaire nazi qu'ils semblaient beaucoup redouter.

Les absences injustifiées couvertes par Albert de son côté, et moi du mien, ainsi que les retards, parce que les transports n'étaient pas toujours faciles, faisaient partie de notre action de sabotage.

Fort-Montbarray :

Pas très loin de la ligne de défense de Kerauroux, se trouvait le camp d'internement des républicains espagnols : Fort-Montbarray. Mes futurs camarades, Munoz, Itarte et d'autres encore y étaient. Miguel Marin rejoindra Brest plus tard. Il était alors à Toulouse. Il y entrera dans la Résistance, et participera comme capitaine à la libération de la prison de cette ville. Il était dans un bataillon de républicains espagnols commandé par un ancien général de l'armée républicaine espagnole.

Ce fort⁴ sur la route du Conquet servait de camp d'internement. Ils y avaient été regroupés par les Allemands et Vichy. Ils travaillaient à la construction de la base sous-marine.

Des femmes du P.C. sont parties travailler là-bas et ont pris des contacts avec nos camarades espagnols. Elles ont pu en faire sortir une quinzaine en leur fournissant des fausses cartes d'identité. Munoz et les autres camarades espagnols à peine sortis du Fort-Montbarray, ont repris la lutte dans la Résistance. Le contact devait être établi par Jeanne Goasguen.

⁴ Fort-Montbarray, nom du prince de Montbarray, ministre de la guerre de Louis XVI. C'est au cours d'un voyage à Brest qu'il donnera son nom au fort.

Courant 42, Munoz et d'autres camarades ont entrepris un attentat à l'explosif contre un cinéma de Brest, celui qui est avant Saint-Martin, uniquement utilisé par les Allemands.

Attentat réussi, mais le groupe, vendu par l'un d'eux, ira en camp de concentration, à Mathausen, je crois⁵.

Bouboule :

Il y avait aussi un camarade surnommé Bouboule parce qu'il était petit, mais gros. Le jour où la Gestapo était chez moi, à m'attendre, Bouboule allait venir à la maison. Il a vite compris que le moment était de repartir, sans demander son reste, en voyant l'homme au chapeau mou et manteau de cuir qui faisait les cent pas devant chez moi.

Quelques souvenirs de Françoise, ma femme :

- Je le voyais partir le soir, assez souvent, retrouver certainement Pierre Corre, Albert Rannou, ou d'autres jeunes de Lambézellec comme Maurice, Georges Larvor, et Berthou qui fut fusillé. Ils allaient distribuer des tracts. Les tracts étaient apportés à la maison par Pierre Corre. J'ai vu aussi à la maison Yves Autret. Les Résistants se retrouvaient à deux sur la voie de chemin de fer, après le couvre-feu, sur la ligne de Saint Renan-Brest. Il y avait juste un train qui passait le soir.

- Un soir, j'étais alors enceinte, je l'ai empêché d'aller à un rendez-vous, en m'accrochant à son cou.

- Le soir, quand il n'y avait pas de distribution de tracts, il allait écouter Radio-Londres chez Germain qui habitait non loin de là, chez Jeanne Larvor.

- Ces moments étaient très durs, plus durs que ceux du maquis, où ils étaient nombreux. A Brest, beaucoup alors venaient d'être arrêtés et fusillés.

* *

⁵ A la Libération, je retrouvais ces camarades, Itarte, Munoz, Marin. Ils continuaient la lutte, et je leur apportais mon aide. Ils nous avaient aidés à libérer notre pays du joug nazi, mais le leur, l'Espagne, restait pour longtemps encore sous la dictature du général Franco.

Courant 42, Munoz et d'autres camarades ont entrepris un attentat à l'explosif contre un cinéma de Brest, celui qui est avant Saint-Martin, uniquement utilisé par les Allemands.

Attentat réussi, mais le groupe, vendu par l'un d'eux, ira en camp de concentration, à Mathausen, je crois⁵.

Bouboule :

Il y avait aussi un camarade surnommé Bouboule parce qu'il était petit, mais gros. Le jour où la Gestapo était chez moi, à m'attendre, Bouboule allait venir à la maison. Il a vite compris que le moment était de repartir, sans demander son reste, en voyant l'homme au chapeau mou et manteau de cuir qui faisait les cent pas devant chez moi.

Quelques souvenirs de Françoise, ma femme :

- Je le voyais partir le soir, assez souvent, retrouver certainement Pierre Corre, Albert Rannou, ou d'autres jeunes de Lambézellec comme Maurice, Georges Larvor, et Berthou qui fut fusillé. Ils allaient distribuer des tracts. Les tracts étaient apportés à la maison par Pierre Corre. J'ai vu aussi à la maison Yves Autret. Les Résistants se retrouvaient à deux sur la voie de chemin de fer, après le couvre-feu, sur la ligne de Saint Renan-Brest. Il y avait juste un train qui passait le soir.

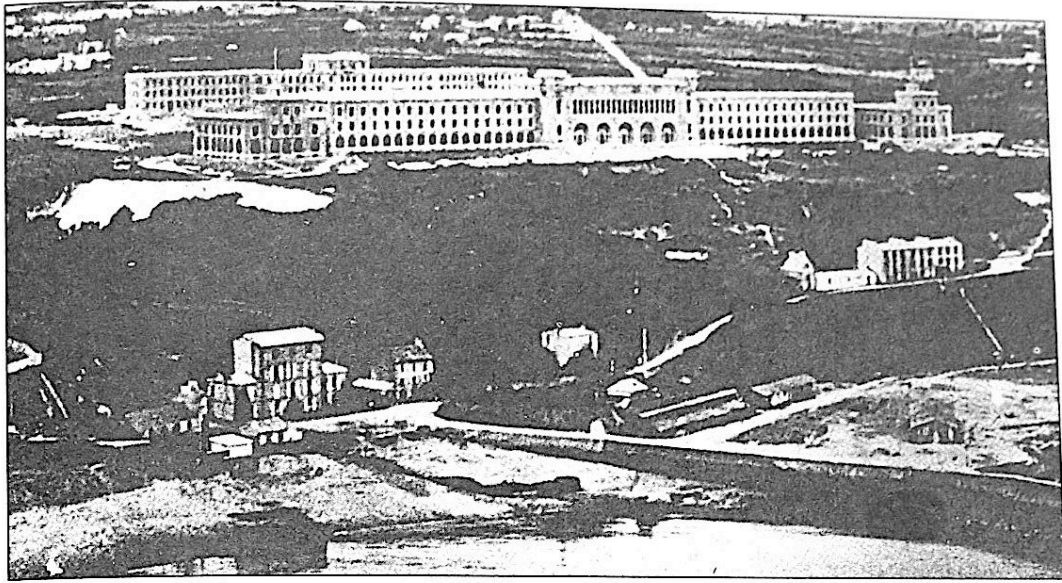
- Un soir, j'étais alors enceinte, je l'ai empêché d'aller à un rendez-vous, en m'accrochant à son cou.

- Le soir, quand il n'y avait pas de distribution de tracts, il allait écouter Radio-Londres chez Germain qui habitait non loin de là, chez Jeanne Larvor.

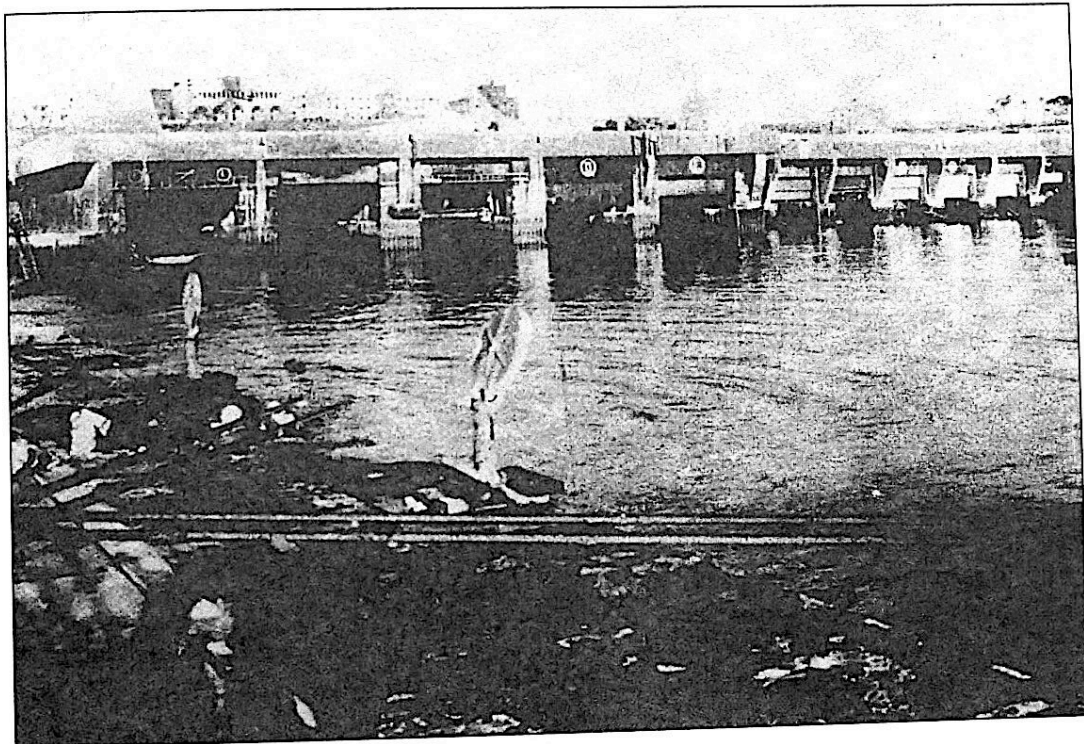
- Ces moments étaient très durs, plus durs que ceux du maquis, où ils étaient nombreux. A Brest, beaucoup alors venaient d'être arrêtés et fusillés.

* *

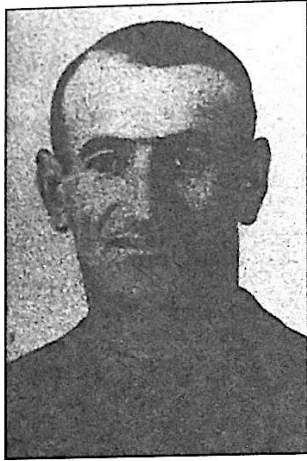
⁵ A la Libération, je retrouvais ces camarades, Itarte, Munoz, Marin. Ils continuaient la lutte, et je leur apportais mon aide. Ils nous avaient aidés à libérer notre pays du joug nazi, mais le leur, l'Espagne, restait pour longtemps encore sous la dictature du général Franco.



*L'école navale de Brest à Saint-Pierre-Quilbignon
(sur le plateau des Quatre-Pompes)*



La base sous-marine de Laninon, telle qu'elle était à la Libération



De gauche à droite :

Charles de BORTOLI

Arrêté à Brest, le 28 avril 1942, fusillé le 22 août 1942.

Joseph ROPARS

*Né le 8 décembre 1912, interné à Rennes le 1^{er} octobre 1942,
fusillé au Mont-Valérien le 17 septembre 1943.*

Eugène LAFLEUR

*Né le 10 mai 1889, arrêté le 28 septembre 1942,
fusillé au Mont-Valérien le 17 septembre 1943*



De gauche à droite :

Albert RANNOU

*Né le 1^{er} octobre 1921, ancien lieutenant des brigades internationales en Espagne,
fusillé au Mont-Valérien le 17 septembre 1943.*

Paul MONOT

Né le 1^{er} octobre 1921, fusillé au Mont-Valérien le 17 septembre 1943.

Jules LESVEN

Né le 25 avril 1904, fusillé à Champagné (Sarthe) le 1^{er} juin 1943.

Papillon collé sur l'immeuble n° 9 de la rue Quartier-Mâitre-Bondon.

A BAS LA REPRESSION !

282 militants enfermés à l'île d'Yeu, sans aucun jugement, ont été, à l'exception d'une douzaine, emprisonnés à la Santé, livrés à Pétain-Laval-Peyrouton, par les autorités de la zone occupée.

2 jeunes gens de 16 à 18 ans.

83 hommes de 50 à 55 ans.

43 hommes de 55 à 60 ans.

13 hommes de 60 à 66 ans.

222 pères de famille totalisant 498 enfants, 197 anciens combattants.

Ils sont odieusement traités dans les prisons et camps de concentration tandis que Daladier et consorts sont dans un château. Français, exigez la libération des défenseurs du peuple enfermés dans les deux zones.

Adhérez au parti communiste S.F.I.C.

Demandez, lisez l'Humanité clandestine.

3 avril 1941.

A V I S

Au cours de l'année 1942 et jusqu'au début de l'année 1943, les citoyens français dont les noms suivent ont commis, dans le département du Finistère, de nombreux actes de sabotage et de terrorisme contre les troupes d'occupation allemandes. Ces actes ont été réalisés, la plupart du temps, en commun, et à l'aide d'armes et explosifs.

1. Primas, Jean-Louis, né le 17-10-1911.
2. Le Bail, Louis-Léon, né le 7-5-21.
3. Giloux, Yves-Jean, né le 15-12-1921.
4. Vuillemin, Charles-Julien, né le 28-3-1918.
5. Abalain, Albert-Corentin-Hervé, né le 13-1-1915.
6. Rannou, Albert-Marie, né le 5-3-1914.
7. Monot, Paul-Mathurin, né le 1-6-1921.
8. Argouarch, Lucien-Étienne, né le 11-10-1921.
9. Ropars, Joseph, né le 8-12-1912.
10. Berger, André-Pierre, né le 30-12-1922.
11. Teurroc, Jean-Marie, né le 26-3-1906.
12. Rolland, Albert-François, né le 28-1-1913.
13. Rolland, Étienne-René, né le 10-11-1916.
14. Le Gent, Paul-Félix-Pierre, né le 5-6-1913.
15. Quintric, Jean, né le 23-4-1912.
16. Departout, Louis-Théophile, né le 2-5-1916.

D'autre part, les citoyens français dont les noms suivent ont entrepris activement de recréer le parti communiste illégal, dans le but de combattre les troupes allemandes d'occupation :

17. Moreau, Henri, né le 25-10-1908.
18. Le Guen, Louis-Marie, né le 25-2-1907.
19. Lafleur, Eugène-Constant, né le 6-3-1889.

Les personnes susdésignées ont, en conséquence, été condamnées à mort le 28 août 1943, par le tribunal de guerre allemand compétent, les 16 premiers pour actions de francs-tireurs, et les trois derniers pour agissements en faveur de l'ennemi. Le jugement a été exécuté.

Il est rappelé à nouveau à la population civile française qu'elle s'expose à de graves conséquences en prenant part à des actes de sabotage ou de terrorisme ou en entrant en contact avec les organisations dirigées contre les troupes allemandes d'occupation.

DER MILITAERBEFEHLSHABER IN FRANKREICH.

Inauguration de la rue Carlo de Bortoli



Le Maire de Brest rend hommage au Résistant «Carlo»

Le 22 mars, la ville de Brest a rendu hommage à Charles (Carlo) Antonio de Bortoli, en donnant son nom à une rue, dans le quartier de Recouvrance. Une rue qui relie le Boulevard Mouchotte à la rue de Guilers.

C'est au cours d'une cérémonie présidée par le Maire, Pierre Maille, à l'invitation de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance, en présence de la fille et du fils de M. de Bortoli, que Aline de Bortoli a dévoilé la plaque portant les inscriptions : «Rue Charles (Carlo) de Bortoli, Résistant, Mort pour la France le 22 août 1942».

Charles Antonio de Bortoli est né le 30 avril à San Quirino (Italie).

Ouvrier du bâtiment, artisan, il arrive en France, fuyant le fascisme. Il épouse Aline Morin, de Bréhan-Moncontour, dans les Côtes-du-Nord.

Pendant la seconde guerre mondiale, il devient Résistant alors qu'il est l'un des dirigeants du Parti communiste, pour «défendre le pays qui l'a accueilli». Il est arrêté le 28 avril 1942, avec trois de ses compagnons de lutte : Yves Prigent, Charles Cadiou et Mathurin Le Goff, porteur d'une valise de papier.

Torturé, il est alors livré à la police allemande et condamné à mort par le tribunal de guerre nazi. Il est fusillé à Paris, le 22 août 1943.

Hommage de Sonia, fille de Carlo de Bortoli

à Brest, le 22 mars 1997

En évoquant quelques souvenirs, je voudrais rendre hommage à mon père, mais aussi à ma mère, tous deux résistants de la première heure, et à tous leurs camarades résistants FTP qui ont combattu le fascisme et les Allemands.

La petite fille de 7 ans se souvient

- D'un père formidable, attentif à ses enfants, toujours prêt à rire, jouer avec eux, lire et expliquer un livre de fables ou de contes.
- D'un père militant syndicaliste et communiste. Je me rappelle avec émotion qu'il m'emmenait dans un café à ses réunions de cellule, fier de sa petite fille. Pour moi, assise sur une chaise, c'était bien long, mais en revenant à la maison, il achetait un bouquet de fleurs pour maman et c'était la fête.
- D'un père solidaire des réfugiés espagnols accueillis à la maison, emmenés aux pique-niques du Parti ou de la CGT dans sa petite camionnette d'artisan mosaïste.
- D'un père rassurant venant à Landerneau chercher grand-mère et enfants, terrorisés, dans le train bloqué en gare par l'énorme bombardement qui avait lieu sur Brest ce jour-là.
- D'un père courageux, courant en plein bombardement au secours des éventuelles victimes des deux bombes tombées dans la rue François Rivière à côté de l'hôpital Ponchelet.
- D'un père bravant tous les dangers pour faire sortir de Brest un résistant recherché, me tenant par la main pour me conduire à l'école de façon à ne pas attirer l'attention, relevant le col de son pardessus et baissant son chapeau sur ses yeux pour passer à côté de policiers rencontrés, hélas, sur notre route. Je ressens encore cette peur d'être tous les trois arrêtés...
- D'un père disparu, arrêté et emprisonné. Nous avons pu, mon frère et moi, aller le voir dans sa geôle de Pontaniou. Je revois encore les bottes du soldat allemand nous conduisant dans les couloirs sombres, les énormes verrous de la porte de la cellule, la pénombre, le châlit (que du bois pour dormir !) Et un père venant vers nous, souriant, nous embrassant et nous rassurant et me demandant de dire à maman que tout allait bien, d'espérer.

- D'un père prisonnier, vu 4 jeudis de suite à la prison de Quimper, père toujours souriant, courageux et cet affreux soldat allemand fouillant de son poignard la nourriture apportée. Pouah !
- De son départ pour une destination inconnue. C'était pour la prison de Fresnes. Nous ne le reverrons plus.

Je me souviens du combat qui continue avec maman à Brest puis à Bréhand ensuite : j'assiste avec elle à des réunions clandestines, dans l'obscurité de couloirs de grands immeubles ou au milieu d'un champ de blé, à une distribution de tracts, la nuit, dans le vent, à la sortie du cinéma. Et la peur, toujours la peur de rencontrer des Allemands et toujours les bombardements.

Je me souviens de l'espoir laissé par ce message de Radio-Londres : «Laurent (nom de maquis de mon père) embrasse sa femme Thérèse (nom de maquis de ma mère) et ses deux enfants Sonia et Edgard». Avec ces deux prénoms, rares à l'époque, l'espoir était permis.

Je me souviens de notre instituteur de Bréhand, Monsieur Le Helay, qui, un midi, est venu nous annoncer que notre père avait été fusillé le 22 août 1942, place Ballard à Paris et qu'il était enterré au cimetière d'Ivry (renseignements fournis par Marcel Cachin). Journée de chagrin.

Je me souviens de la chapelle ardente au cimetière Saint-Martin pour mon père et un autre résistant, puis des obsèques à Kerfautras de la foule et de tous mes camarades de classe venus lui rendre hommage.

Mon père s'est battu pour un idéal de fraternité, de paix, de solidarité, de justice, pour les droits de l'Homme, contre le fascisme et les envahisseurs allemands. Actuellement, devant le fascisme renaissant, la montée du racisme et de la xénophobie, il est urgent de rappeler la lutte et le sacrifice des résistants et de marcher tous ensemble vers plus de respect de l'Homme, de partage, de paix sur toute la planète...
pour aller vers des lendemains qui chantent.

Merci à Eugène Kerbaul pour son travail d'écriture et de mémoire.

Merci aussi à Monsieur Léaustic qui est absent aujourd'hui.

Merci aussi à tous les camarades, à toutes les personnes présentes.

Merci d'être tous là auprès de nous, ça nous fait chaud au cœur.

Sonia, fille de Carlo



*Photographie faite en 1941 à Brest,
dans l'actuelle rue Yves Gilloux.
A gauche Jo Lamandé,
au centre Jacob Mendrès,
à droite Germain Riou.*



*8 avril 1942 à Saint-Goazec, devant le magasin de Marie Stervinou et François Prigent.
Un groupe de jeunes entourant les jeunes mariés, Françoise et Jacob Mendrès, lors du retour de
noces. Germain Riou est au premier rang, au centre, entouré de Mimi Riou et Jeanne Larvor.*